

The Use of Ruins, from Custom to Science:  
Balance of Power, Relations of Exchange

**L'usage des ruines, de la coutume à la science:  
Rapports de force, rapports d'échange**

**Bénédicte Lhoyer**

Université Paul-Valéry-Montpellier 3, France

**Abstract:** The purpose of this paper is to retrace a history of the perception of ruins in Maghreb, relying on famous archaeological sites, from their abandonment to their rediscovery, their exploitation and then their transformation into archaeological heritage. By using the excavators' archives, books, reports or letters, we have identified major phases of consideration: supports for legends and landmarks in the travellers' landscape, living environment and transformation of the structures still visible, exploitation for building materials, quests for identity and justifications for colonization, and at last transformation into historical heritage and tourist economy. Our study shows that, first, the ruins are at the heart of a complex relational web where rivalries, cooperation, exchanges, science and violence can be exercised according to the forces involved. Secondly, that archaeological practice, under the guise of science, can become a weapon with multiple consequences.

**Keywords:** Ruins, Perception, Relationships, Transformations, Heritage.

Se plonger dans l'histoire de l'archéologie peut se révéler à la fois fascinant et déstabilisant pour un archéologue habitué du terrain. Fascinant car on découvre ainsi toute la complexité et l'amplitude d'un domaine encore jeune et qui a considérablement changé depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Déstabilisant lorsqu'on se rend compte des multiples enjeux qui sous-tendent l'acte de fouiller, un geste *a priori* noble puisqu'il s'agit de révéler l'Histoire, alors que s'affrontent en arrière-plan des objectifs divers allant du politique au personnel. Au gré de la fréquentation de cartons d'archives, de liasses de documents et de lettres qui s'échangent en haut lieu, de papiers ou carnets de fouilles qui racontent l'envers du décor, une évidence surgit brusquement: la truelle peut devenir une arme qui bouleverse à la fois un espace physique mais aussi un tissu social dont les conséquences sont rarement envisagées en amont.

Nous avons bien conscience que cette dernière remarque apparaîtra pour le moins naïve aux yeux des sociologues et historiens qui se penchent sur la question depuis de nombreuses années. Mais pour quelqu'un qui n'a eu droit dans tout son cursus universitaire qu'à un seul cours consacré à l'histoire de l'archéologie (en Master 1 précisément), les perspectives de cette prise de conscience sont vertigineuses.

Chacun sait que la fouille s'envisage dans un cadre scientifique avec, en résumant à l'extrême, l'idée d'atteindre une strate chronologique plus ou moins déterminée. Des choix s'imposent alors en cas de superpositions, les couches modernes étant souvent éliminées au profit des plus anciennes. Bien que l'archéologie soit censée révéler le passé, elle est aussi de façon ambivalente œuvre de destruction puisque chaque couche retirée manifeste l'effacement physique d'une période. Aucun retour en arrière n'est possible. En songeant aux progrès constants de nos outils scientifiques, on songe parfois à tout ce que nous détruisons définitivement sans nous en rendre compte, à l'image de nos prédécesseurs qui n'avaient aucune conscience de l'importance des tessons ou de dépôts à l'intérieur des vases. Aussi, en voyant disparaître les traces de l'Âge du Fer au profit de l'Âge du bronze sur le chantier de Tel Hazor (à la frontière entre Israël, le Liban et la Syrie) où nous nous rendons chaque année, nous nous demandons parfois si nos successeurs ne hurleront pas à l'assassinat devant ce geste irréparable.

Vertige, donc, de l'acte et des conséquences qui en découlent sur le long terme.

En découvrant l'histoire de l'archéologie du Maghreb au travers de grands sites archéologiques lors de notre post-doctorat,<sup>1</sup> nous avons pu ces deux dernières années appréhender un terrain propice à une réflexion au sujet des vestiges et des relations qui ont pu se nouer entre les différents acteurs en présence. Comment les ruines furent-elles perçues par les auteurs arabes puis européens? Comment étaient-elles investies et utilisées par les populations locales? Comment la venue d'archéologues a-t-elle bouleversé ou transformé ces usages? Quelles décisions furent prises pour façonner un nouveau paysage et dans quels buts?

A travers cet article, nous souhaiterions ainsi retracer quelques étapes majeures de la perception et de la patrimonialisation de ce grand territoire afin de comprendre les forces et tensions en présence, et où parfois la petite histoire révèle la grande.

### **Des ruines comme supports de légendes**

La transformation d'une cité en ruines, consécutive à son abandon de façon brutale ou progressive, est un processus décelable en archéologie grâce à un faisceau de preuves plus ou évidentes: traces d'incendie, céramiques détruites ou au contraire rangées et intactes, signes d'attaque, changement de matériaux, non réparation, etc. Les raisons qui poussent une population à quitter son cadre de vie sont diverses. Concernant le Maghreb, beaucoup de chercheurs ont avancé diverses raisons pour l'expliquer: invasions étrangères<sup>2</sup> (l'invasion vandale d'abord, puis les vagues arabes, ces dernières étant perçues comme celles ayant donné le coup de grâce à ces cités moribondes), changements climatiques (une hypothèse souvent convoquée pour expliquer le déclin d'une civilisation ces dernières décennies) accompagnés

1. ANR FABRICAMAG, *La fabrique de l'Antiquité au Maghreb: archéologies et patrimoines en Algérie, en Tunisie et au Maroc (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)* sous la direction de Clémentine Gutron. <https://anr.fr/Projet-ANR-16-ACHN-0001> [consulté le 20 avril 2021].

2. Gabriel Camps, "Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe," *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 35 (1983): 7-24.

d'une destruction du milieu de vie (la déforestation a souvent été avancée),<sup>3</sup> voire construction d'une cité nouvelle plus à même d'attirer les habitants de structures désuètes.<sup>4</sup> En réalité, les raisons d'un abandon sont plurielles et, surtout, propres à chaque lieu.

La notion de désertion d'un lieu implique aussi l'idée de silence ou d'oubli.<sup>5</sup> Mais est-ce vraiment le cas pour les sites du Maghreb? Certes, un endroit tel que Kerkouane, une ville punique au Cap Bon sans occupation postérieure après sa destruction vers 255 avant notre ère, est restée inaccessible aux regards jusqu'à sa redécouverte en 1952 lors d'une partie de pêche de Charles Saumagne.<sup>6</sup> Par contre, des lieux tels que Chellah et Volubilis au Maroc, Tipasa en Algérie, ou encore El-Jem et Dougga en Tunisie sont quelques fois mentionnés chez plusieurs auteurs arabes: leurs vestiges étaient toujours visibles et plus ou moins fréquentés par les populations locales.<sup>7</sup> Ils sont même de temps en temps, mais rarement, attribués à une population précise, par exemple aux Romains. Cependant, ces repères identitaires et chronologiques sont éloignés des concepts européens: les traces anciennes appartiennent à la *jāhiliyya*, où tous les temps se confondent comme le souligne justement Jocelyne Dakhlia.<sup>8</sup> Si le souvenir des prédécesseurs est resté présent chez les géographes et hommes

3. Philippe Leveau, "Climat, sociétés et environnement aux marges sahariennes du Maghreb: une approche historiographique," in *La frontière méridionale du Maghreb et ses formes: approches croisées, Antiquité-Moyen Âge. 1*. Actes du colloque international La frontière méridionale du Maghreb et ses formes, essai de définitions, Antiquité - Moyen Âge organisé à Pessac, 15-16 décembre 2016, ed. Stéphanie Guédon, collection Mémoires, 13 (Bordeaux: Ausonius Éditions, 2018), 19-106; Voir également Diana K. Davis, *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb* (Seyssel: Champ Vallon, 2012).

4. Position défendue par Paul Schmitt dans sa thèse *Le Maroc d'après la "Géographie" de Claude Ptolémée* (Tours, Centre A. Piganiol, 1973) et cité par Ahmed Siraj, "De Tingi à Tandja: le mystère d'une capitale déchue," *Antiquités africaines* 30 (1994): 294.

5. Jocelyne Dakhlia, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le jérid tunisien* (Paris: La Découverte, 1990).

6. M'hamed Hassine Fantar, *Kerkouane: cité punique au pays berbère de Tamezra* (Tunis, Patrimoine de Méditerranée, 2007), 11. L'auteur indique néanmoins l'existence d'une controverse au sujet de la découverte, Pierre Cintas et Charles Saumagne se disputant l'invention du site.

7. Certaines descriptions indiquent que plusieurs bâtiments étaient encore debout des siècles après l'abandon des cités. A titre d'exemple, pour le Chellah, Al-'Idrīsī fait remarquer ceci: "(La ville moderne de Sala) est au bord de la mer, alors qu'autrefois la ville de Shālla était à deux milles de la mer, au bord du fleuve 'Asmīr qui arrose maintenant (la nouvelle Salā, où se trouve son embouchure). L'antique Shālla est aujourd'hui en ruine. On y trouve les vestiges, encore debout, de certains monuments et de temples imposants. Ces vestiges sont entourés de champs cultivés de céréales et de pâturages pour les troupeaux des habitants de Sala moderne." (*Kitāb Nuzhat al-mushtāq fī-khtirāq al-'Afāq*). Voir Ahmed Siraj, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine* (Rome: École française de Rome, 1995), 109.

8. "La jāhiliyya est pas conçue comme une période du temps historique mais comme ère du blasphème: il s'agit une temporalité morale. Et comme il ne peut avoir blasphème que dans le contexte de la religion vraie, la confusion des temps se révèle logique mieux elle est impérative. Le temps pré-islamique est ainsi institué comme un temps ouvert, non comme une époque révolue de l'histoire: toute histoire sacrilège, non musulmane ou hétérodoxe sera projetée rétrospectivement dans cette antériorité morale, refoulée vers cet horizon avant l'islam. Il ensuit que musulmans et non-musulmans vivent dans des temporalités différentes parallèles, car les seconds vivent encore, au sens propre, dans la jāhiliyya." Jocelyne Dakhlia, "Des prophètes à la nation: la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb," *Cahiers d'études africaines* 27, no.107-108 (1987): 247-48.

de lettres, bien des sites se sont vus attribuer à des figures bibliques comme Noé (qui serait à l'origine du Chellah) ou historique comme Alexandre le Grand,<sup>9</sup> voire aux géants cités dans le Coran. Les légendes locales, dont certaines perdurent, font également appel à ces géants<sup>10</sup> qui passent dans certains cercles pour avoir bâti les pyramides de Gizeh.

Une autre figure en lien avec l'Égypte antique est très présente: Pharaon, qui incarne l'orgueil et les constructions merveilleuses comme son surnom "d'homme aux piquets" le laisse imaginer. Ces "piquets" font manifestement référence aux colonnades omniprésentes dans les temples égyptiens et qui étaient encore parfaitement visibles le long de la vallée du Nil. Or, il est évident que les voyageurs du Maghreb qui partaient en direction de La Mecque passaient obligatoirement par l'Égypte. Ils pouvaient donc voir ces nombreux vestiges concentrés le long du Nil, puis rapporter chez eux le souvenir et une description de ces derniers. C'est sans doute la raison qui fit que nombre de ruines de l'Ifrîqiya furent largement attribuées à Pharaon – surtout les sites comportant des colonnes – comme Volubilis au Maroc. D'autres récits sont également présents au Chott el Djerid en Tunisie, où la plantation de palmiers-dattiers est attribuée à l'armée égyptienne, et nous nous demandons si les palmiers en question ne pourraient pas aussi faire référence (inconsciemment?) aux colonnes palmiformes qui ornent de nombreux sanctuaires égyptiens.<sup>11</sup> Bien sûr, l'ensemble de ces récits sont des constructions légendaires, mais certains passages ressemblent fortement à ceux que l'on trouve dans des papyrus antiques, principalement les contes.<sup>12</sup> Or, on sait combien les récits arabes ont récupéré des légendes égyptiennes en les adaptant: Ali Baba et les quarante voleurs dans les jarres est le souvenir de la prise de la ville de Joppé par le général Djéhoutymès sous Thoutmosis III (Nouvel Empire, vers 1450 av. J.-C.), et le serpent merveilleux dans Sinbad le marin reprend le *Conte du naufragé* (Moyen Empire, vers 2000 av. J.-C.). Ainsi, malgré le désintérêt général pour cette période antéislamique, il reste quelques substrats très utiles pour l'historien, et qui permet aussi de nuancer cette volontaire ignorance attribuée aux lettrés médiévaux arabes.<sup>13</sup> Une différence fondamentale demeure la raison identifiée pour expliquer la ruine en tant que telle: là où l'Islam

9. Dakhliya, "Des prophètes," 243-44.

10. Edmond Doutté, *Missions au Maroc, En tribu* (Paris: Geuthner, 1914), 381: "On sait d'autre part que les ruines musulmanes sont souvent attribuées aux *jhāla* en *djoughāla* (idolâtres), considérés comme une race de géants. On dirait que le vague souvenir d'une race de haute taille aujourd'hui éteinte s'est perpétué à travers l'histoire."

11. Dakhliya, "Des prophètes," 249.

12. Il est intéressant de noter les parallèles qui se tissent entre certaines histoires en Afrique du Nord. Jocelyne Dakhliya fait référence à une histoire où "le sultan ben Yamnûn avait trouvé un cheveu tellement beau qu'il avait décidé d'épouser la femme qui l'avait perdu" (Dakhliya, "Des prophètes," 247). Cet incipit ressemble fortement à un passage du *Conte des deux frères* (époque ramesside, au XII<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.), où Pharaon part à la recherche de la femme dont une mèche de cheveux odorante est parvenue jusqu'au palais, et ce afin de l'épouser.

13. Au sujet de l'influence de l'Égypte antique dans le monde islamique, on consulera principalement, mais avec quelques précautions, Okasha El-Daly, *Egyptology: the Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings* (London: Routledge, 2016).

y voit la preuve d'une destruction divine envers les mécréants<sup>14</sup> mais tout en développant une certaine poésie à son égard,<sup>15</sup> les historiens européens y voient les conséquences de changements historiques dans une chronologie à retrouver.

Un autre point est également capital: la ruine étant la trace physique d'une occupation humaine passée, son abandon peut suggérer du même coup l'abandon de richesses. L'idée du trésor enfoui dans les paysages désolés d'une ruine est un lieu commun à l'ensemble de l'Afrique du nord, et alimente – toujours – une suspicion envers les archéologues, dont le but secret serait la découverte d'or et de pierres précieuses davantage que de vieilles pierres ou d'inscriptions.<sup>16</sup> Louis Carton n'est ainsi pas dupe quand il entreprend des fouilles à Dougga au début du siècle dernier: "Chez ces imaginations facilement inflammables, mille suppositions sur le but caché que j'avais (...) Enfin, les plus malins qui me voyaient lire et déchiffrer avec intérêt les inscriptions que l'on trouvait, qui constataient ma joie lorsqu'elles renfermaient quelques détails intéressants, assuraient que j'avais mis la main sur un écrit rapportant qu'un trésor avait été caché là par nos ancêtres les Romains et que j'allais y trouver, tout au fond, sept caisses pleines d'or et d'argent."<sup>17</sup> C'est, du reste, le discours majoritaire qui entoure les sites auprès des habitants des localités proches d'un site archéologique: récits fabuleux de rois et de princesses, de génies gardiens dissimilés dans la pierre... légendes qui se renforcent sous le vernis d'une couche plus récente et qui s'appuie sur les dernières explorations des archéologues étrangers.<sup>18</sup> Toutefois, des initiatives récentes tentent de renverser ce préjugé en impliquant la population locale, comme sur le site d'Iguiliz (Maroc).<sup>19</sup> Mais

14. Sur le *topos* de la ruine, voir Jocelyne Dakhlia, "Un miroir de la royauté au Maghreb: La ville d'airain," in *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, ed. Patrice Cressier, Mercedes García-Arenal et Mohamed Méouak (Madrid: Casa de Velázquez, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1998), 16-36.

15. Alain Schnapp, *Une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières*, collection La Librairie du XXI<sup>ème</sup> siècle (Paris: Seuil, 2020), 15: "l'islam hérite d'une poétique de la mémoire qui est celle du désert et des vestiges des campements. Elle devient bientôt un genre littéraire qui intègre les ruines sassanides et celle du monde gréco-romain et du Proche-Orient ancien. Tout comme en Occident, les poètes et les antiquaires tentent de résister à l'iconoclasme et au vandalisme, et déclinent, du Maghreb à l'Inde, une sensibilité ruiniste qui, sous certaines formes, annonce celle de l'Occident."

16. Parmi les nombreux exemples, voir notamment Clémentine Gutron et François-Xavier Fauvelle, "Comment naissent les ruines. Souvenirs de ville, désir d'archéologie à Sijilmâsa (Maroc)," *Genèses* 110 (2018/1): 32-54.

17. Louis Carton, "Une campagne de fouilles à Dougga," *Bulletin de la Société de géographie de Lille* (1894): 282. Voir aussi Clémentine Gutron, *L'archéologie en Tunisie (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Jeux généalogiques sur l'Antiquité* (Paris-Tunis: Karthala-IRMC, 2010), 141-42.

18. À Volubilis, Edmond Doutté rapporte ainsi l'une de ces dernières strates de récits relatives aux trésors supposés: "Chaque fois que nous insistons pour avoir quelques détails sur cette ville romaine, on ne sait que nous raconter l'histoire d'un "caballero" qui vint fouiller ces ruines pour y chercher un trésor: nous finissons par comprendre qu'il s'agit là de M. de La Martinière. On pense également que nous ne venons pas dans un autre but que d'y rechercher des richesses enfouies par nos ancêtres." Doutté, *En tribu*, 419.

19. "Les gens considèrent que l'acte de fouiller ne peut pas avoir des raisons uniquement scientifiques et que la recherche d'un trésor est un motif non avoué des archéologues. Il faut dire que les archéologues n'ont pas toujours aidé les populations locales à se faire une idée plus juste du trésor recherché: celui des

gations que les anciennes légendes continueront malgré tout à se transmettre, et que la perspective d'une richesse enfouie sera toujours plus séduisante qu'une structure délabrée.

### **Des ruines en danger, des savoirs à sauver**

Quoi qu'il en soit, la colonisation s'est tout de suite saisie de l'image de la ruine antique pour y calquer une série de justifications de l'intervention française, puisque la désolation des sites et des paysages appelait à une réaction de la France. Voilà pourquoi l'archevêque d'Alger Charles Lavigerie, dans sa lettre intitulée *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage* et destinée au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, indique: "Le séjour que je fais, en ce moment, en Tunisie, et les rivalités ardentes que j'y trouve, me persuadent de plus en plus qu'il y a ici, même dans le pacifique domaine de la science, une question d'honneur national auquel nous ne pouvons rester indifférents. La France est, en vertu d'un traité qui date de cinquante années, propriétaire de l'antique citadelle de Carthage, sur laquelle flotte son drapeau. Elle ne doit pas se laisser précéder par les autres nations, dans les recherches d'art, d'histoire, d'archéologie, auxquelles cette terre convie tous ses visiteurs. [...] La Providence a semblé lui confier la garde de ces ruines, en plaçant au milieu d'elles un Établissement National français."<sup>20</sup> C'est donc un rôle de conservateur et de protecteur qui est ici suggéré. Par conséquent, cette mission de sauvetage dévolue aux Français est sous-jacente dans de nombreux récits, soulignant une supériorité du monde antique sur le moderne, du classique européen sur l'arabe: "Il est impossible de faire comprendre à celui qui ne l'a pas ressenti lui-même, l'émotion qu'éprouve le voyageur plongé depuis des mois dans la barbarie haineuse de l'Islam lorsque, fatigué de l'indigente architecture arabe, il retrouve le style simple, la belle solidité et l'exécution soignée de ces beaux monuments qui durent comme la marque éternelle du génie latin" raconte Edmond Doutté devant les ruines de Volubilis.<sup>21</sup> Pire, le droit est sollicité pour justifier la colonisation du Maroc, du fait de la présence de ruines romaines qui, par leur ancienneté, autoriseraient la prise de possession du territoire: "Les Français, et par leur race et par leur culture, sont ici les vrais héritiers des Romains et par leur seule qualité de Français, ils ont sur le pays plus de droits que les Arabes"

---

indices qui permettent d'en savoir davantage sur le passé de la région ou du pays. Fort heureusement, les choses tendent à changer aujourd'hui. Les équipes travaillent beaucoup à la sensibilisation et font travailler les autochtones parmi les ouvriers sur les chantiers. Une expérience a lieu sur le site d'Iguiliz dans l'Anti-Atlas, berceau de la dynastie almohade, où l'équipe des archéologues coordonnée par Ahmed Ettahiri, Abdellah Fili et Jean-Pierre Van Staëvel a établi une communication continue avec la population du village voisin du site et l'a conduite à s'approprier le travail réalisé et ses résultats." Ahmed Skounti. Voir François-Xavier Fauvelle, Clémentine Gutron, Kahina Mazari, Meriem Sebaï et Ahmed Skounti, "Les savoirs archéologiques au Maghreb. Un débat entre François-Xavier Fauvelle, Kahina Mazari, Meriem Sebaï et Ahmed Skounti, mené par Clémentine Gutron," *Perspective* 2 (2017): 15-29.

20. Charles Lavigerie, *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage: lettre à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Alger: Adolphe Jourdan, 1881), 7-8.

21. Doutté, *En tribu*, 419.

proclame Louis Chatelain en 1918 à propos des fouilles de Volubilis.<sup>22</sup> Propriétaires légitimes de l'espace et de ses constructions existantes, rien ne s'opposait alors à leur exhumation qui allait justifier l'existence d'ancêtres, finalement fictifs.

Mais ces belles ruines étaient loin d'être abandonnées. Beaucoup demeuraient le cadre de vie habituel des locaux, qu'ils résidassent à proximité ou au cœur même des vestiges. Néanmoins, ces derniers sont souvent évacués du discours, ou bien réduits au cliché du paysan: "Ils s'arrachent [les envoyés étrangers] tout ce que le hasard fait rencontrer sous la charrue des Arabes, et ils en enrichissent les collections et les musées de leur patrie" poursuit Charles Lavigerie dans sa missive.<sup>23</sup> Manifestement, cette image fut largement reprise puisqu'elle est de nouveau convoquée et développée par Ferdinand Rouire à propos des habitants d'El-Jem: "En fait de commerce, il n'y en a qu'un: le trafic des antiquités, monnaies, médailles, camées, que le hasard met entre les mains des Arabes, car, pour leur compte, ils ne songent nullement à remuer, à fouiller cette terre si riche en débris antiques. Quand, en labourant son champ, l'Arabe est devenu possesseur d'un camée, d'une pièce quelconque, qui n'a souvent pas de valeur, il prend le chemin de Sousse, de Sfax, ou même de Tunis, et va la vendre aux Juifs qui toujours achètent à des prix minimes et revendent fort cher ensuite aux Européens."<sup>24</sup>

Il s'agit là de la représentation classique du campagnard – "un personnage idéal-typique" pour reprendre l'expression d'Aïssa Kadri<sup>25</sup> à propos des Algériens, mais qui fonctionne pour l'ensemble du Maghreb – à mettre en opposition au colon éduqué, aux raisonnements scientifiques et techniques, bref un être supérieur héritier de Rome et dont le rôle est de restaurer la gloire passée du territoire. Ainsi, assister à certaines pratiques sociales comme des célébrations permet d'insister sur la distance qui distingue ces deux groupes en présence: "Le dimanche 27 mars [1904] au soir, en arrivant auprès du célèbre amphithéâtre [d'El-Jem], les excursionnistes ont la bonne fortune d'assister à l'embrasement du mur extérieur du monument, produit par un immense feu qu'allument les indigènes. C'est jour de fête chez les musulmans et, fait intéressant à noter, les membres de la Société ont constaté, au cours des réjouissances auxquelles ils ont assisté que, sans doute par une curieuse survivance de coutumes, les indigènes se déguisent ce jour-là," raconte Louis Carton.<sup>26</sup>

22. Louis Chatelain, *Les recherches archéologiques au Maroc, Volubilis* (Casablanca: Imprimerie rapide, G. Mercié & C<sup>ie</sup> 1918), 4.

23. Lavigerie, *De l'utilité*, 7-8.

24. Ferdinand Rouire, "Les ruines de Thysdrus et le village d'El-Djem," *Revue de géographie X* (janvier-juin, 1882): 359.

25. Aïssa Kadri, *Parcours d'intellectuels maghrébins: scolarité, formation, socialisation et positionnements* (Paris-Tunis: Karthala-Institut Maghreb-Europe, 1999), 84.

26. Il n'y a pas d'autres explications concernant cette fête ou ces coutumes qui sont ici réduites à une sorte de carnaval populaire. Louis Carton, "Excursions et promenades," *Bulletin de la Société archéologique de Sousse* 1 (1904): 214.

En un sens, chacun figure une extrémité de l'échelle sociale et scientifique (le savant qui observe et conclut, le sujet qui agit et subit), et on ne compte plus les descriptions méprisantes des habitants des sites qui pullulent dans les récits de voyage ou dans les rapports de mission.<sup>27</sup>

Mais cette figure de l'homme rural n'est pas seulement dépeinte dans les écrits, elle se retrouve souvent sous forme de dessins dans les rapports de fouilles ou dans les photographies qui accompagnent les dossiers d'archives. Le rôle qui lui est dévolu est toujours le même: poser en arrière-plan d'un vestige archéologique afin de donner l'échelle. Mais outre cette utilité, on perçoit également l'idée de marquer le grand intervalle temporel entre deux entités, deux mondes opposés et pourtant identiques d'un point de vue territorial. Un exemple parmi tant d'autres: à El-Jem (Tunisie), Henri Saladin fit le dessin d'un gigantesque chapiteau corinthien découvert lors de sa mission en 1882-1883 1883 (fig. 1).<sup>28</sup> Les ombres et les détails sont très précis pour l'objet, tandis que l'homme en retrait, mains reposant sur l'œuvre, est brossé par des lignes simples. Sa pose est celle que l'on pourrait retrouver dans les tableaux de la période moderne. Quant aux photographies prises sur place ou via les cartes postales, le bouvier ou le berger conduisant son troupeau au milieu des vestiges romains sous-entend un message identique (fig. 2).<sup>29</sup> Ce dernier renvoie aussi à la tradition du nomadisme et plus largement au système de tribus qui fascinait les orientalistes,<sup>30</sup> d'autant que les chemins empruntés par les nomades avaient tendance à suivre les routes antiques et donc à croiser les anciennes cités.<sup>31</sup> D'autre part, les ruines sont adaptées à la surveillance d'un troupeau: les murs encore debout servent aussi bien d'enceinte pour garder les bêtes sur une surface déterminée que de perchoir pour le berger qui peut ainsi embrasser toute la zone du regard.<sup>32</sup> C'est, du reste, une image pastorale et pittoresque qui rencontra une grande fortune dans la peinture en Europe, et que l'on retrouve également côté français dans les œuvres du peintre provençal Émile Loubon, observateur de la vie paysanne du sud de la France.<sup>33</sup>

27. Hédi Slim, "L'amphithéâtre et le site d'El-Jem vus par les voyageurs des siècles derniers," in *La Tunisie mosaïque*, ed. Jacques Alexandropoulos et Patrick Cabanel (Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2000), 496. Dans le domaine de la fiction au Maroc, voir l'article de Sara El Mouadden, "Le roman colonial d'avant 1956 et sa perception de la femme "autochtone" au Maroc," *Cahiers d'Études sur la Représentation* 5 (2021): 51-62; Gutron, *L'archéologie*, 139-40, ainsi que la note 6.

28. Henri Saladin, *Étude sur les monuments antiques de la régence de Tunis, mission de 1882-1883* (Paris: Imprimerie Nationale, 1886), 12. Le même dessin fut repris dans Henri Saladin, *Description des antiquités de la régence de Tunis: monuments antérieurs à la conquête arabe*, fascicule I (Paris: Imprimerie Nationale, 1886), 26.

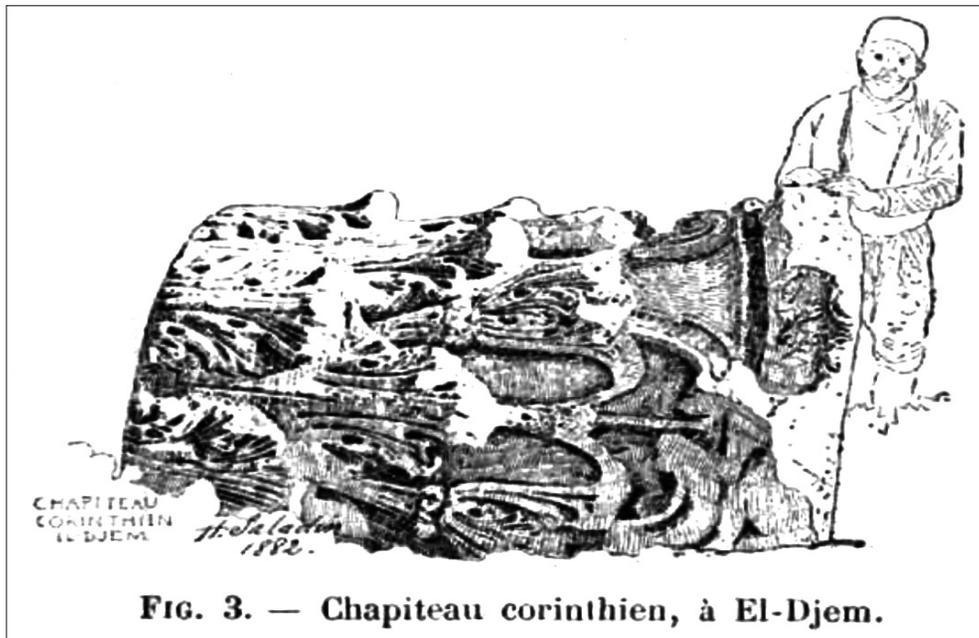
29. Le même procédé se retrouve sur les dessins ou estampes de la même période en Égypte.

30. Pierre Vermeren, *Misère de l'historiographie du 'Maghreb' post-colonial (1962-2012)* (Paris: Éditions de la Sorbonne, 2012), 21-35.

31. Yassir Benhima, "Quelques remarques sur le nomadisme préhilalien au Maghreb (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)," *Mélanges de la Casa de Velázquez* 39-2 (2009): 209-27.

32. Un édifice comme le grand amphithéâtre d'El-Jem est parfaitement adapté pour ce type d'usage: "(...) Sur le sol surélevé de l'arène ont poussé des orties et des graminées qui servaient de pâturage à des troupeaux de moutons." Slim, "L'amphithéâtre," 494.

33. Je remercie chaleureusement Alain Charron, conservateur en chef du Musée départemental – Arles antique, pour cette référence, ainsi que pour m'avoir fait l'amitié de relire cet article.



**Fig. 1:** Dessin du chapiteau corinthien monumental d'El-Jem par Henri Saladin, en 1882. Image tirée de Henri Saladin, *Étude sur les monuments antiques de la régence de Tunis, mission de 1882-1883* (Paris: Imprimerie Nationale, 1886), 12.



**Fig. 2:** Un troupeau de moutons avec le berger dans les ruines de Dougga. Image tirée du dossier photographique consacré au capitol de Dougga. Fonds Poinssot, carton 106, 052, 01 "Capitole\_Photographies d'ensemble et des restaurations."

Ainsi réduit à cette condition fruste, l'Arabe est jugé responsable de l'état des ruines et du paysage dans son ensemble, voire de la destruction de l'objet archéologique par excellence qu'est la statue.<sup>34</sup> Les jugements fusent dans les récits, comme pour le grand amphithéâtre d'El-Jem: "Il est fâcheux qu'un monument, bien mieux conservé que ceux du même genre existant en Europe, est placé sous un ciel où l'atmosphère exerce bien moins de ravages que dans nos climats, ne puisse être déblayé, et qu'il soit sous la domination de gens qui n'ont ni le goût ni la volonté de préserver, en faveur des générations à venir, ce modèle si pur de l'architecture romaine."<sup>35</sup> Cette critique est omniprésente dans les écrits des voyageurs européens, entretenant sans doute l'illusion du bien-fondé de l'intervention puis de la colonisation dans son ensemble. Voilà sans doute pourquoi Gaston Boissier, académicien, proclama en 1891: "Nous reprenons possession d'un ancien domaine et les vieux monuments, devant lesquels l'Arabe ne passe pas sans un sentiment de respect et de frayeur, sont précisément nos titres de propriété. Vous voyez, Messieurs, de quelle importance il est pour nous de les rendre au jour et, quand ils sont exhumés, de ne pas souffrir qu'on les détruise."<sup>36</sup>

### Des ruines entre décomposition et renaissance

Les témoignages européens nous permettent d'appréhender le mode de vie qui s'articule autour des ruines, et qui semble à première vue si différent pour un œil étranger. Outre l'usage pour les troupeaux, les ruines du Maghreb furent loin d'être parfaitement désertées. Au contraire, leur première vie achevée et le souvenir progressivement dissout par le passage des générations et dans la *jâhiliyya*, les vestiges se parèrent plus ou moins rapidement de nouveaux rôles. Bien sûr, cette deuxième vie s'accompagna d'une transformation des ruines: nouvelle attribution sociale d'un édifice, aménagement des lieux, construction de nouveaux bâtiments comme des mosquées ou marabouts, etc. Cet ensemble mène aussi à l'apparition et consolidation d'un nouveau tissu social et de l'affirmation du caractère musulman à certains endroits. Le Chellah (Maroc) accueillit ainsi la nécropole mérinide sous le règne d'Abū Yūsuf Ya'qūb à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, et plusieurs saints y furent enterrés par la suite constituant un pôle d'attraction funéraire certain. Quant à l'ancienne Volubilis (Maroc), elle abrita la tribu berbère des Awraba puis Idrīs I<sup>er</sup>, fondateur d'une dynastie, retrouvant un rôle de premier plan pendant une courte période avant de céder sa place à la jeune Fès.

Le réinvestissement d'une ruine suggère la réhabilitation de certains ensembles et l'adaptation des espaces pour un nouvel usage. À ce titre, le grand amphithéâtre

34. Jean André Peyssonnel raconte que lors de sa venue à El-Jem en 1724, "On y voit diverses statues de marbres mutilées par les Turcs qui ne peuvent souffrir aucune figure humaine par un principe de religion." Jean André Peyssonnel, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du roi en 1724 et 1725* (Paris: Librairie de Gide, 1838), 41.

35. Christian Tuxen Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, tome I (Paris: Imprimerie royale, 1833), 81.

36. Gaston Boissier, "Discours de la séance générale du 27 mai 1891," *Bulletin archéologique du Comité des Sciences Historiques* (1891): LII-LIII.

d'El-Jem semble avoir connu tous les types possibles d'utilisation: "habitat plus ou moins primitif, activités économiques très diverses, abri pour les récoltes et les bêtes, artisanat, commerces de tout genre, petite industrie, etc., refuge pour toutes sortes de gens plus ou moins marginalisés,<sup>37</sup> lieu de débauche, etc."<sup>38</sup> En cela, l'usage de ce colisée ressemble à s'y méprendre à celui de Rome à l'époque de la Renaissance. De même, à Dougga, l'enquête menée par Clémentine Gutron auprès des anciens habitants lui a permis de rattacher telle structure à tel usage, d'une salle de banquet au terrain de foot improvisé, démontrant ainsi la conversion effectuée lors de cette seconde vie des ruines. Chose importante à souligner, certains dirigeants musulmans restaurent aussi les œuvres antiques dont la sauvegarde est essentielle pour le maintien de certaines cités. Voilà comment le calife Al-Mustansir choisit de réparer l'aqueduc d'Hadrien (Tunisie, de la source Ain Joukar jusqu'à Carthage) vers 1267, après une première restauration sous les Fatimides au siècle précédent.<sup>39</sup>

Sans surprise, les anciennes structures servirent aussi de matière première pour la construction de la prochaine installation. Cet usage en tant que carrière est attesté partout en Afrique du Nord, et s'est perpétué au fil des siècles. Carthage, par exemple, fut largement exploitée compte tenu du nombre de vestiges et de sa position géographique particulièrement adaptée pour le transport et le commerce maritime.<sup>40</sup> De même, le grand amphithéâtre d'El-Jem (Tunisie) a ainsi servi de carrière de pierres pour l'agglomération qui l'entourait, mais aussi à l'exportation.<sup>41</sup> On imagine la qualité qui était reconnue à ces pierres de belle taille et à leur résistance à l'usure du temps. Parfois, certains types de pierre sont spécifiquement visés, tel le marbre. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, il semble que l'arc de triomphe de Djémila (Algérie) ait été ciblé comme le rapporte Albert Ballu: "On raconte qu'Ahmed, le dernier bey de Constantine dépossédé par la France en 1837, avait envoyé à Djémila, à l'époque où il faisait construire son palais, des ouvriers chargés de démolir l'arc de triomphe dans le but de faire servir ses matériaux, qu'on croyait être de marbre, à l'édification de sa demeure. Ce ne fut qu'après la chute de l'attique qu'on s'aperçut que le monument était en pierre et alors la démolition fut interrompue."<sup>42</sup> L'arrivée des colons n'a pas suspendu cette coutume. En effet, sur le site du Chellah (Maroc),

37. Une voyageuse, Madame des Voisins, rapporte ainsi en 1884 avoir vu un jeune Français dépressif se réfugier dans l'amphithéâtre et y être nourri par les habitants (Slim, "L'amphithéâtre," 495). On notera le romantisme de la situation – puisqu'il s'agit d'un chagrin d'amour – et le cadre parfaitement adapté que constitue une ruine antique pour abriter une telle tristesse.

38. Hédi Slim, "Les amphithéâtres d'El-Jem," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 130-3 (1986): 440, note 3.

39. Zouaoui Radhouen, "L'Aqueduc autrement. Reconversion de l'aqueduc du Bardo en un espace d'exposition" (Mémoire d'architecture Université de Carthage-École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme, Carthage, 2018), 21. Consultable à l'adresse: [https://issuu.com/radhouen-zouaoui/docs/l\\_aqueduc\\_autrement](https://issuu.com/radhouen-zouaoui/docs/l_aqueduc_autrement) [consulté le 2 juin 2021].

40. Anna Caiozzo, "Images des vestiges préislamiques de l'Ifriqiya chez les géographes arabes d'époque médiévale," *Anabases* 9 (2009): 127-45.

41. Slim, "L'amphithéâtre," 494.

42. Albert Ballu, *Rapport officiel sur les fouilles et travaux des monuments historiques pendant l'exercice 1923* (Alger: Jules Carbonel, 1924), 32.

le douar Ben Aoui, proche de l'enceinte dans la partie nord, fut construit au XX<sup>ème</sup> siècle à partir des éléments antiques dénichés sur place: dallage, colonnes ou encore corniches. Dans son compte-rendu de fouilles de l'année 1982, Jean Boube indique: "Les sondages (...) ont révélé, sur 4,50 m d'épaisseur environ, l'existence de couches d'époque islamique et d'époque antique, qui semblent n'avoir jamais été remaniées, sauf dans certains secteurs du douar où les occupants ont, au cours de ces dernières années, extrait des bases et des fûts de colonnes et des matériaux antiques, destinés à la construction de murs de soutènement et que j'ai pu, pour la plupart, récupérer."<sup>43</sup> En réalité, cet acte est on ne peut plus naturel pour un habitant d'Afrique du Nord. Traditionnellement – et cela remonte aussi haut que l'ancienne Égypte – les matériaux encore en bon état sont collectés pour construire un nouvel édifice, puis un autre, et encore un autre, dans un cycle perpétuel qui complique la tâche de l'archéologue moderne.<sup>44</sup> Alain Schnapp a fort bien résumé cette pratique: "La distance qui existe entre ces monuments du passé et ceux du présent facilite les remplois sous toutes leurs formes. Si les monuments de l'Antiquité ne sont pas reconnus à raison de leur valeur historique, ils se prêtent, comme les décombres des villes conquises, fortifications, palais, ouvrages d'art, à une réutilisation fonctionnelle en tant que matériaux de construction, ils entrent dans le processus du recyclage permanent évoqués par Ibn Khaldûn. Ce recyclage cependant n'est pas complètement innocent, certes une pierre n'est qu'une pierre, mais déjà dans la manière de la réutiliser on peut lui faire dire bien des choses."<sup>45</sup> On mesure ici le gouffre qui sépare ces deux visions du monde: l'une qui souhaiterait la préservation et le gel d'un site au nom de l'Histoire (même si certains colons n'hésitent pas non plus à utiliser les pierres antiques), et l'autre qui utilise simplement les ressources à sa disposition pour bâtir ou améliorer son cadre de vie.

Il est aussi vrai que, plusieurs fois, les ruines ont souffert lors d'attaques qui ont émaillé l'histoire de l'Afrique du Nord, servant souvent de rempart ou de poste de combat. À Djémila (Algérie), un poste militaire fut établi sous les ordres du Maréchal Valée. Une attaque de Kabyles – durant cinq jours et quatre nuits – obligea la troupe à se retrancher dans les vestiges proches du "quartier chrétien,"<sup>46</sup> et les traces de

43. Jean Boube, *Mission archéologique française à Chella (Maroc). Compte rendu des travaux de l'année 1982*. La Courneuve, Archives diplomatiques, carton 682INVA/429, dossier "MAROC – Chella. 1981-1985."

44. Ibn Khaldûn, au XIV<sup>ème</sup> siècle, explique que: "Lorsque la civilisation de la ville commence à décliner et sa population à décroître, cela entraîne une régression des arts. La qualité et la solidité des constructions se perdent et on n'y met plus d'ornementation... On commence alors à construire avec des matériaux de réemploi, qu'on transfère d'un édifice à l'autre, la plupart des édifices, des palais et des maisons étant vides, en raison du dépeuplement progressif de la ville. Les mêmes matériaux continuent à être réemployés en passant d'un palais à l'autre, d'une maison à l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien." Voir Ibn Khaldûn, *Le Livre des exemples*, vol. I, collection 'Bibliothèque de la Pléiade' (Paris: Gallimard, 2002), 729. Cette situation pose aussi d'innombrables problèmes de restauration pour l'archéologie moderne.

45. Schnapp, *Une histoire*, 429.

46. Camille Rousset, "Les commencements d'une conquête: IX. Le gouvernement du maréchal Valée (1837-1840)," *Revue des Deux Mondes* 80, no. 3 (1<sup>er</sup> avril, 1887): 525-63.

leur lutte furent relevées par les fouilleurs au milieu du vingtième siècle. Le grand amphithéâtre d'El-Jem servit de forteresse (il est d'ailleurs surnommé "le château de la Kahina" dans la *Description* d'Al-Bakrî) mais aussi de haut lieu de rencontre officielle entre les chefs des tribus entrés en résistance contre l'occupant français.

Néanmoins, ces destructions dont seraient uniquement responsables les autochtones sont à nuancer. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, Gabriel Charmes, journaliste et explorateur au Levant et en Afrique du Nord, posait un regard critique et inédit au sujet de la responsabilité de l'invasion militaire dans les dommages causés aux vestiges archéologiques: "Tant que la Tunisie était à peu près fermée à l'Europe, ses ruines ne couraient que peu de risque. Ce n'est pas la barbarie qui détruit les monuments, c'est la civilisation, lorsqu'elle n'est point contenue par la science. On sait combien d'objets intéressants pour l'histoire ont péri dans l'Orient grec depuis que les Européens y pénètrent librement. Nous devons reconnaître, non sans tristesse, que la partie de l'Afrique sur laquelle s'est étendue notre conquête n'a pas complètement échappé au même péril. L'Algérie a vu disparaître, sous notre domination, de nombreux documents que l'indifférence des Arabes avait préservés de la destruction; d'autres, sans disparaître, attendent encore que nous les livrions à la curiosité érudite (...) Pour éviter les destructions maladroites, pour empêcher même qu'un zèle peu éclairé ne compromette par des recherches mal faites les trésors scientifiques que nous avons le devoir de préserver, notre ministre résident a soumis au Bey, qu'il a immédiatement signé, un décret réglant les conditions sans lesquelles on ne saurait entreprendre des fouilles."<sup>47</sup> Ainsi, malgré une évidente lucidité, demeure encore le sentiment tenace de la légitimité d'intervention au nom de l'honneur. C'est aussi le signe de persistance d'une méconnaissance générale de la culture arabe et de sa perception du passé parmi la grande majorité des voyageurs.

### **Des ruines comme pourvoyeuses d'antiquités et d'identités**

Les premières fouilles scientifiques en Afrique du Nord furent menées par les militaires, dans la droite ligne de l'expédition d'Égypte de Bonaparte et des campagnes menées en Grèce au XIX<sup>ème</sup> siècle. En Tunisie, à El-Jem, les compte-rendu de ces 'fouilles' sont rédigés par les scientifiques, comme le médecin Ferdinand Rouire, qui raconte ce passage – édifiant pour nos yeux modernes – au sujet de la recherche d'antiquités: "Pendant les quelques jours passés à El-Djem, on a organisé, dans les compagnies, des escouades de six à huit hommes qui, tous les matins, partaient avec pioches et pelles, s'installaient en un endroit, et constituaient un atelier. Deux ou trois fois seulement, on a employé la dynamite, pour faire éclater des voûtes et des murailles et pénétrer à l'intérieur, mais, soit que le ciment romain puisse résister à

---

47. La citation est reprise dans le livre de Michael Greenhalgh, *The Military and Colonial Destruction of the Roman Landscape of North Africa, 1830-1900*, collection History of Warfare, vol. 98 (Leiden-Boston: Brill, 2014), 74, note 378.

la dynamite, soit plutôt que cette dynamite n'ait pas été de première qualité, l'effet a été à peu près nul.<sup>748</sup>

On le voit ici, la recherche du bel objet était privilégiée au détriment des structures, comme partout à cette époque. C'est, du reste, ce qui ressort de ces récits où les listes d'œuvres rapidement décrites sont autant de témoignages de succès. Hélas, sans précision sur le lieu exact de leur découverte, l'objet perd irrémédiablement de sa valeur scientifique.

Cet élan des fouilles, l'arrivée des explorateurs sur les sites puis la constitution de sociétés savantes n'ont pas manqué de faire surgir une nouvelle économie: emploi des locaux comme main d'œuvre – le docteur Rouire indique même les prix pratiqués en 1882 –<sup>49</sup> mais aussi négociations financières pour obtenir des informations ou une concession sur un lieu potentiel. Parfois, le port d'un bijou antique attire les soupçons des officiers: ce fut le cas à Kerkouane à la fin des années 1920. En effet, la nécropole de la ville fut exploitée sous la houlette d'un bédouin, une figure locale de premier plan qui s'était arrogé le contrôle et l'exploitation du cimetière antique. Le récit de M'hamed Hassine Fantar fourmille de détails sur le pillage organisé de la zone: "J'ai eu l'occasion de le rencontrer avant sa mort; mais il était déjà trop vieux pour raconter tous les détails et se rappeler toutes les personnes qui le fréquentaient: des colons, des chasseurs, des militaires, des amateurs d'art, des antiquaires, etc. Il leur vendait des tombes avant même leur ouverture. L'un des hôtes de notre bédouin ne s'intéressait qu'aux scarabées; à ses yeux, le reste du mobilier funéraire était sans valeur. Trop encombrante, la poterie subissait la casse; dans certains cas, on en remplissait l'un l'autre des caveaux déjà fouillés. De ces "promenades archéologiques," on peut encore rencontrer quelques témoins oculaires. Il y eut donc des fouilles clandestines avec la complicité du bédouin auquel j'ai déjà fait allusion. Le nombre des tombes ainsi pillées demeure inconnu: des dizaines? De leurs mobiliers, on ne garda que les objets de valeur, qu'elle fût vénale ou esthétique: bijoux, scarabées, céramiques à vernis noir. La parfumerie Fragonard en possède une riche collection en grande partie exposée dans les locaux de son usine à Grasse. Quelques objets de cette superbe collection sont peut-être encore visibles aux établissements Fragonard<sup>50</sup> à Paris."<sup>51</sup> En parallèle et au même moment, on note le développement du trafic d'antiquités et des fausses antiquités. La fabrication de celles-ci sont de deux sortes: soit de fabrication locale, soit à l'échelle industrielle comme à Tunis où des ateliers

48. Ferdinand Rouire, "Les ruines de Thysdrus et le village d'El-Djem," *Revue de géographie X* (janvier-juin 1882): 358. L'usage de la poudre noire, puis de la dynamite à partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, était assez répandu pour dégager plus rapidement les accès aux vestiges archéologiques comme, par exemple, les pyramides royales du Soudan malmenées par l'explorateur italien Giuseppe Ferlini dans les années 1830.

49. Rouire, "Les ruines," 359: "La main-d'œuvre est à bas prix. On peut se procurer des ouvriers pour 2 francs et 2 fr. 50 par jour (...)."

50. C'est bien toujours le cas, et un objet est présenté sur le site internet du musée, qui peut toujours se visiter à Paris près de l'Opéra Garnier. Voir le flacon 'Askos-Guttus': <https://musee-parfum-paris.fragonard.com/les-collections/> [consulté le 5 juin 2021].

51. M'hamed Hassine Fantar, "Fouilles à Kerkouane," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, nouvelle série, *Afrique du Nord*, fasc. 23 (1994): 51-2.

entiers y sont dédiés comme le signale Ferdinand Rouire. La principale technique employée, et que l'on retrouve encore, est celle de l'exposition de l'objet moderne aux éléments ou de l'enfouissement pendant quelques mois dans le sable, afin de lui donner une patine simulant le passage des siècles.<sup>52</sup> La fréquentation des sites allant crescendo au fil des mois, le pillage ou le vol dans les musées devinrent un moyen de subsistance commode pour la population locale et devaient ainsi se poursuivre jusqu'à aujourd'hui à une échelle internationale.<sup>53</sup>

Les dossiers et carnets de fouilleurs rendent souvent compte de ces déprédations. Elles font parfois l'objet de reportages surtout quand une personnalité participe au constat. Le fonds Poinssot conservé à l'INHA (Paris) possède ainsi les dossiers relatifs à l'historien Paul Gauckler. Dans l'un d'eux, une série de photographies illustrent chaque moment de la tournée du ministre de l'agriculture Antoine Gadaud en 1895, dont le point d'orgue est la remise de la légion d'honneur au caïd de Souassi avec l'amphithéâtre d'El-Jem en arrière-plan (fig. 3). Or, dans le même dossier,<sup>54</sup> quelques autres photographies montrent la délégation officielle rejoindre un lieu à l'écart afin de constater une fouille clandestine, sans doute interrompue pour l'occasion comme le manifestent les céramiques alignées près des pierres à droite (fig. 4). Quelques années plus tard, dans les années 1920, François Icard qui fouillait le Tophet de Carthage relate dans ses carnets<sup>55</sup> une scène de "pillage ordinaire" accompagnée de deux photographies où deux hommes creusent le sol à la recherche d'antiquités (fig. 5 et 6). Deux témoignages sont consignés dans le troisième carnet. D'abord celui de Louis Carton (p. 106-109), qui indique "Dans le tas de pierres situé hors de la fouille il y avait les débris d'une statue réduite en morceaux à coup de masse," sans doute à cause de la croyance populaire issue des récits fantastiques des auteurs arabes où de l'or serait dissimulé à l'intérieur des effigies. Le second est de François Icard, qui raconte plus en détails cette affaire: "Les photographies de la page 106, de ce volume, représentent des arabes détruisant des ruines au bas de la colline de Saint-Louis. (...) Pendant que ces indigènes détruisaient un monument intéressant, je suis informé par M. Gielly, alors Receveur municipal à Carthage, qu'ils avaient fait disparaître deux statues. Avec M. Gielly, je me suis rendu sur les lieux et ayant suivi les traces des roues d'un *arabat*, je fus conduit près d'un tas de fumier dans le village de Douar céhott, et sous ce fumier nous découvrîmes une statue impériale

52. "Le moyen est grossier, mais réussit souvent. Il consiste à exposer quelques vieilles ferrailles, quelques monnaies tunisiennes ou autres, un certain nombre de mois, à l'air et à l'humidité. Lorsque la couche de vert-de-gris est suffisamment vénérable, l'objet est jugé digne d'être livré aux amateurs." Rouire, "Les ruines," 360.

53. Gutron, *L'archéologie*, 107-8. L'un des exemples les plus fameux est le vol de la statue de Bacchus à Volubilis, scié par les voleurs au niveau des chevilles et qui demeure disparu jusqu'à ce jour malgré l'implication du roi Hassan II et d'Interpol.

54. INHA, Fonds Poinssot, Carton 106, 190, deuxième dossier "Voyage du ministre de l'agriculture Antoine Gadaud (1895)."

55. François Icard, Troisième carnet intitulé *Les fouilles de Carthage et du Sanctuaire de Tanit*, 113-14. Je remercie chaleureusement Maria Gorea, professeur de langues sémitiques anciennes (Paris 8, Sorbonne Nouvelle) et auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au Cabinet du *Corpus inscriptionum semiticarum*, pour m'avoir accueillie en son sein du Cabinet et m'avoir mis à disposition ces fascinants carnets.

drapée sans tête, dans un très bon état de conservation (...) l'autre était une énorme tête laurée (...) l'indigène, inventeur de cette trouvaille, en demandait 600 francs. Je fus à Tunis voir le D<sup>r</sup> Houdart, qui vient aussitôt à Carthage avec moi. L'achat fut difficile à conclure l'arabe ayant maintenu sa vente à 600 francs.”<sup>56</sup> Pire, au fur et à mesure des décisions prises en faveur de la protection des antiquités, les trouvailles générèrent parfois plus de soucis que de bénéfices: “Aussi arrive-t-il fréquemment que les propriétaires, notamment des indigènes, soit à Carthage ou ailleurs, préfèrent détruire ce qu'ils trouvent plutôt que d'aviser le service des antiquités.”<sup>57</sup> Cependant, les habitants sont aussi les plus précieux auxiliaires lors des prospections réalisées par les archéologues. Connaissant le terrain, leurs renseignements sur l'existence de tel ou tel vestige permet aux fouilleurs de gagner un temps précieux.<sup>58</sup> En 1984, Jean Boube, au Chellah, fut ainsi aidé par ceux-là même qui furent expulsés de leurs logements à cause des fouilles, et retrouva ainsi une partie de la ville antique.<sup>59</sup>



**Fig. 3:** Photographie de Paul Gauckler lors du voyage d'Antoine Gadaud en 1895, lors de la remise de la légion d'honneur au caïd de Souassi. Image tirée du Fonds, carton 106, 90, dossier 2, pochette 12 “Photographies de Paul Gauckler.”

56. Le témoignage de François Icard ne fut cependant pas consigné lors des faits décrits. Il écrivit ses carnets des années plus tard et avec un certain ressentiment envers les autorités comme le prouve le dernier paragraphe qui suit ce récit: “Voici encore un article de presse qui donne une idée plus complète de la mentalité des dirigeants de la direction des antiquités, mentalité qui n'a pas encore changé à l'heure où j'écris ces lignes 14 avril 1935.”

57. François Icard, Troisième carnet intitulé *Les fouilles de Carthage et du Sanctuaire de Tanit*, 92-3.

58. Ferdinand Rouire, à El-Jem, en faisait déjà le constat: “(...) l'on trouverait facilement auprès des indigènes des renseignements qui, contrôlés sérieusement, pourraient être d'une grande utilité.” Rouire, “Les ruines,” 359.

59. Jean Boube, “Mission archéologique française à Chella (Maroc). Compte rendu des travaux de l'année 1984.” La Courneuve, Archives diplomatiques, carton 682INVA/429, dossier “MAROC-Chella. 1981-1985,” 1: “Une première prospection, réalisée avant l'ouverture des travaux, en août 1984, par M. Kamal Kabbour, gardien du site, et moi-même nous a permis de retrouver des tambours de colonnes et des débris d'inscriptions, de reconnaître en surface des alignements de murs et, grâce aux informations fournies par les anciens habitants du douar, de localiser des emplacements de maisons et des tracés de rues antiques.”



**Fig. 4:** Photographie de Paul Gauckler lors de la tournée de René Millet, avec la visite d'un chantier de fouille clandestin. Image tirée du Fonds, carton 106, 90, dossier 2, pochette "Photographies de Paul Gauckler, "Tournée René Millet."



**Fig. 5:** Photographie de François Icard de fouilles clandestines en cours à Carthage. Image tirée du Troisième carnet de François Icard (p. 106) conservé au Cabinet du *Corpus inscriptionum semiticarum*.



**Fig. 6:** Photographie de François Icard de fouilles clandestines en cours à Carthage Image tirée du Troisième carnet de François Icard (p. 106) conservé au Cabinet du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

La majorité de ces fouilles anciennes, officielles ou illicites, concernent surtout les antiquités issues du monde romain ou préislamique. Les temps du Moyen Âge islamique sont soit absents des sources coloniales par désintérêt des sites plus récents, soit à peine mentionnés au détour d'une phrase au sujet du déblaiement d'une zone. Manifestement, la destruction de ces strates n'était pas jugée problématique à l'époque, alors qu'elle constitue aujourd'hui une catastrophe pour l'étude de ces périodes. Comme le fait remarquer Allaoua Amara en citant les cas de Djemila ou de Tiddis (Algérie),<sup>60</sup> leur suppression était volontaire, l'idée d'une supériorité du monde antique sur le monde médiéval arabe persistant jusqu'aux indépendances des pays du Maghreb à partir du milieu du XX<sup>ème</sup> siècle. Toutefois, dans certains endroits à forte présence musulmane sur des vestiges antiques, les autorités françaises cherchèrent à ménager l'opinion pour obtenir un accès aux sites, prétextant la restauration des ensembles islamiques pour mieux estimer sur place l'importance de la couche romaine. Un exemple de la mise en place de cette tactique concerne le Chellah, comme l'a montré Antoine Pietrobelli: "Dans sa lettre officielle aux autorités chérifiennes [en 1914], Tranchant de Lunel se garde bien d'évoquer les traces de la

60. Allaoua Amara, "L'islamisation du Maghreb central (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)," in *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, ed. Dominique Valérian (Paris: Éditions de la Sorbonne, 2011). A consulter sur: <https://books.openedition.org/psorbonne/2509?lang=fr#fn134>. Voir la note 134.

citée romaine: le patrimoine à protéger c'est la nécropole Méridienne."<sup>61</sup> D'ailleurs, les deux premiers fouilleurs du site en 1930, Jules Borély et la princesse Khadidja Riaz Bey apparentée au roi d'Égypte Fouad, sont des amateurs qui concentrèrent d'abord leurs efforts sur les restes islamiques. Car le but de l'entreprise était visiblement une quête identitaire de la part de la princesse, qui recherchait ainsi la trace de potentiels ancêtres, mais sans pour autant nier ou éliminer les couches plus anciennes. Le geste de cette dernière de rassembler, dans le premier musée de site, des vestiges de toutes les périodes sans classement ni jugement est notable.<sup>62</sup>

### L'esthétique et la sanctuarisation des ruines

L'arrivée d'archéologues dans les villages du Maghreb put non seulement bouleverser le paysage, mais aussi parfois gravement endommager – sinon détruire – un tissu social et culturel traditionnel. La prise de possession du territoire à fouiller ressemble parfois à celle d'une campagne militaire: établissement d'un quartier général, étude du terrain, dénigrement de l'adversaire puis attaque, c'est-à-dire l'expulsion progressive des habitants avec usage de la force si nécessaire. Le cas de Dougga est en cela emblématique, des premières constatations de René Cagnat et Henri Saladin en 1882-1883<sup>63</sup> jusqu'à l'installation de Louis Carton au cœur des vestiges encore apparents. Les fouilleurs successifs – Léon Homo, Alfred Merlin ou Louis Poinssot – continuèrent le travail sans vraiment prêter attention au traumatisme des habitants devant la disparition de leurs foyers et de leur mode de vie.<sup>64</sup> Les habitations arabes, qualifiées de masures, laissèrent place aux murs antiques hormis la mosquée qui fut épargnée pour des raisons évidentes.<sup>65</sup> Le même procédé fut utilisé au Chellah – Jean Boube se plaignit plusieurs fois de la longueur de la procédure et de la nécessité d'utiliser des pelles mécaniques – mais aussi à Timgad (Algérie). Tout comme à Dougga à l'orée des années 1960, il fut décidé de reloger les habitants dans une ville nouvelle construite tout près. Ce fut Roland Simounet qui, de 1958 à 1960 (donc à la même époque que Dougga) conçut le plan de la nouvelle agglomération sur un site vierge à un kilomètre de distance des ruines.

61. Antoine Pietrobelli, "Chella mystérieux ou l'archéologie d'un paysage," *Horizons Maghrébins* 45 (2001): 122.

62. Pietrobelli, "Chella," 122. Voir aussi Mohamed Lazhar, *Traces et identité au Maghreb*, Thèse de doctorat, Université de Stuttgart (Stuttgart, 2015), 145-47 plus particulièrement.

63. François Baratte, *Le Voyage en Tunisie de Cagnat et Saladin* (Paris: Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005). Ils indiquent: "C'est grand dommage qu'un village arabe occupe l'emplacement de la cité antique, ce qui serait un sérieux embarras le jour où l'on voudrait déblayer les ruines sur une grande étendue." cité par Gutron, *L'archéologie*, 139.

64. À partir de 2006, l'État égyptien prit la décision de déloger le village de Gournah bâti depuis des siècles sur le site surnommé "la vallée des nobles" sur la rive ouest de Louxor, et de reloger la population sur un site à des kilomètres au nord. Les premières destructions, en décembre 2006, furent accompagnées de discours et de chants d'enfants en costumes antiques. Là aussi, le fonctionnement unique de ce village ne résista pas au relogement dans des constructions identiques en béton, alignées comme un quartier d'habitations que l'on pourrait imaginer dans une ville ouvrière occidentale.

65. Gutron, *L'archéologie*, 151.

Son choix d'interroger les habitants sur leurs besoins en amont et son approche de l'habitat furent déterminant afin de proposer un espace de vie adapté.<sup>66</sup>

Toutefois, on imagine les résistances des plus anciens face à l'enthousiasme des jeunes générations devant la perspective d'une habitation plus moderne. Aussi, il est fréquent que certaines personnes décident de rester coûte que coûte, au risque d'une expulsion imminente,<sup>67</sup> ou persistent à suivre les coutumes malgré les nouvelles règles imposées. Il existe donc des périodes plus ou moins longues où deux visions se chevauchent, s'accommodent ou s'affrontent. Des fêtes religieuses peuvent avoir pour cadre telle structure antique, ce qui est généralement toléré car relevant du domaine sacré ou de la coutume.<sup>68</sup> Dans le cas d'une coexistence forcée, certaines situations sont presque comiques: en mars 1929, un entrefilet intitulé "Carthage. L'hygiène dans les ruines" dans le quotidien *La Dépêche Tunisienne* raconte le fait suivant: "Sur l'intervention du syndicat d'initiative de Tunis et avec l'aide obligeante de Mme Carton, la vache morte qui empêchait l'accès de la Fontaine des Mille Amphores, à Carthage, a été enlevée mardi soir et la place a été désinfectée. Il serait nécessaire que pareil fait ne se reproduise plus. Restent les troupeaux qui traversent en toute liberté les ruines et piétinent sans surveillance les mosaïques."<sup>69</sup> Qui aurait cru qu'une carcasse animale aurait ainsi empêché des touristes d'atteindre un site archéologique?

Mais cette question de l'entretien est cruciale et se retrouve continuellement dans les rapports ou compte-rendu de fouilles. Le dégagement de structures et leur exposition ont provoqué des dégradations progressives: fentes, chutes de pierre, dislocation des murs, affaissement, déchaussement des tesselles des mosaïques sous les pas des visiteurs...<sup>70</sup> Leur restauration est donc continue comme le fait remarquer Albert Ballu: "Nous ne saurions trop le répéter: il ne suffit pas de

66. Kumiko Soda, "La réalisation de la nouvelle agglomération de Timgad pendant la guerre d'Algérie: Roland Simounet et sa mission impossible (1958-1960)," *Livraisons d'histoire de l'architecture* 9 (1<sup>er</sup> semestre 2005): 149-59. La méthode de Roland Simounet ressemble sur certains points à l'architecte égyptien Hassan Fathy, avec son expérience au village de Gournah (new Gournah) sur la rive gauche de Louxor en 1945-1948.

67. Voir le cas du dernier habitant de Dougga, continuant à utiliser les ruines comme pâturages pour ses moutons. Gutron, *L'archéologie*, 155.

68. Voir la fête de la sainte Oum Khoula à Dougga dans les citernes de 'Aïn el-Hammam. Voir Clémentine Gutron, "Mémoire (inter)nationale vs mémoire locale? Enquête sur un site archéologique tunisien du patrimoine mondial de l'humanité," in *Ambivalences patrimoniales au Sud: mises en scène et jeux d'acteurs*, eds. Dominique Guillaud, Dominique Juhé-Beaulaton, Marie-Christine Cormier-Salem et Yves Girault (Paris-Tunis: IRD Éditions-Karthala, 2016), 121-38. Voir aussi les "fêtes du printemps" au Chella qu'évoque Abdeljalil Lahjomri, secrétaire perpétuel de l'Académie du Royaume du Maroc: [https://quid.ma/culture/chella-et-la-mysterieuse-stele-funeraire-de-abou-yacoub-youssouf-le-merinide-\(1ere-partie\)—par-abdejlil-lahjomri](https://quid.ma/culture/chella-et-la-mysterieuse-stele-funeraire-de-abou-yacoub-youssouf-le-merinide-(1ere-partie)—par-abdejlil-lahjomri) [consulté le 15 avril 2021].

69. INHA, Fonds Poinssot, Carton 106, 004, Dossier 02 "Contentieux."

70. Même les ouvriers qualifiés n'échappent pas à des remarques désobligeantes. Albert Ballu, dans son rapport de fouilles de l'année 1924, écrit au sujet de la restauration du dallage du baptistère de Djemila: "Un de nos ouvriers kabyles, spécialement dressé à la réparation de nos mosaïques, a été employé à la restauration devenue urgente des mosaïques de dallage du baptistère et de sa cuve." On appréciera l'emploi du verbe 'dresser'...

fouiller une ruine, il faut encore la mettre à même d'affronter les intempéries et les différences de température dont elle était préservée entièrement sous terre.<sup>71</sup> Mais leur esthétique est matière à réfection. À Djemila, plusieurs événements sont autant d'occasion d'arranger les ruines. Ainsi, les pierres sur la scène du théâtre antique furent dégagées en 1925 lors de la venue de la Comédie Française: "nous profitâmes de l'occasion pour dégager suffisamment la scène et mettre en ordre les pierres qui l'encombraient, en un mot pour l'aménager tout aussi bien en vue de la représentation que des travaux qui devront être exécutés plus tard pour la consolidation de cette belle ruine" indique Albert Ballu.<sup>72</sup> Quant à la forme des murs, on apprend qu'elle peut susciter les critiques des visiteurs et donc, être modifiée en conséquence selon Marcel Christoffle: "les chaperons de murs ont été modifiés et leur horizontalité uniforme n'existe plus. Cette nouvelle méthode présente deux avantages: 1° on ne nous critique plus et les fouilles sont tout de suite plus propres, par suite de l'emploi plus grand des pierres tombées. L'aspect des ruines en est modifié et se trouve bien moins brutal."<sup>73</sup>

C'est donc l'aspect dégradé et irrégulier qui est privilégié, dans la droite ligne de l'esthétique favorisée en Europe depuis la Renaissance.

Une autre composante peut entrer en jeu dans certains sites, celle de l'aménagement en jardin afin de mettre en valeur les ruines et les œuvres, comme on peut le voir à Tipasa (Algérie) ou au Chellah (Maroc). La localisation de Tipasa, sur la côte algérienne, et son aspect romantique avec ses vestiges disséminés dans un paysage méditerranéen en firent le lieu privilégié de promenades pour les habitants d'Alger. Il abrite même, encore aujourd'hui, les rendez-vous amoureux de la jeunesse algérienne. Concernant le Chellah, Jean Boube projetait d'agrémenter la zone archéologique de végétaux afin d'équilibrer les panoramas en jouant sur les espèces qui seraient à la fois belles et sans danger pour les vestiges encore enfouis.<sup>74</sup>

71. Albert Ballu, *Rapport sur les travaux de fouilles et consolidations entrepris par le service des monuments historiques pendant l'exercice 1924* (Alger: Jean Carbonel, 1925), 39.

72. Albert Ballu, *Rapport sur les travaux de fouilles et consolidations effectués en 1925 aux Monuments Historiques de l'Algérie* (Alger: Jules Carbonel, 1926), 32.

73. Marcel Christoffle, *Rapport sur les Travaux de fouilles et consolidations effectués en 1927, 1928 et 1929* (Alger: Jules Carbonel, 1930), 48.

74. Jean Boube, "Mission archéologique française à Chella (Maroc). Programme de travail pour l'année 1986." La Courneuve, Archives diplomatiques, carton 682INVA/429, dossier 'MAROC-Chella. 1981-1985', 5: "D'autre part, la végétation est très pauvre dans le secteur des ruines. À l'exception d'un oléastre, que j'ai précieusement conservé, de deux ou trois palmiers, qui ont poussé spontanément et de quelques petits cyprès, plantés par le gardien des fouilles, le quartier monumental de Sala apparaît par contraste avec le thalweg médian, couvert d'une végétation luxuriante, comme un îlot de pierre et de terre rouge. Il serait, en réalité, assez facile d'animer cette étendue par une végétation judicieusement répartie: cyprès, oliviers sauvages, aloès, plantes grimpantes (liane de Floride, trompettes de Jéricho ou bougainvillées) ou rampantes et même fleurs dans les secteurs voisins des sources. Je me propose, pour répondre au vœu que m'a exprimé Mme le Chef de Service de l'Archéologie, de lui adresser prochainement, sur un plan du site, quelques suggestions sur les plantations qu'il est possible de réaliser, en tenant compte des zones qui restent à fouiller et de celles sur lesquelles il est préférable d'éviter les plantations."

Ce dessein perpétuait le rôle de jardin d'agrément, fréquenté par la bonne société dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, et consolidait ce lien nature-archéologie qui prévalait sur de nombreux sites de la Méditerranée. De plus, la ruine n'est-elle pas un lieu où la Nature avait repris, temporairement, ses droits? Maintenir la végétation et les pierres sous contrôle permet de suspendre les vestiges hors du temps, dans un discours qui respecte à la fois le statut de l'abandon, révèle une présence ancienne et affirme son maintien dans le paysage actuel tout en prolongeant ce goût ancien des ruines. En tout cas, la conciliation d'un lieu de science et d'un lieu de promenades/loisirs semble être la meilleure solution pour intégrer un site archéologique dans un ensemble citadin.

Cette plongée dans l'histoire de l'archéologie du Maghreb est une source de réflexion à la fois bienvenue et nécessaire pour l'archéologue, à la fois dans l'interrogation de sa pratique et sur les conséquences directes de son intervention au sein de l'espace et de l'environnement social qui entourent son chantier. Cependant, encore trop peu de professionnels se rendent compte que leur venue sur un site peut être perçue de différentes manières, et leurs gestes interprétés comme un acte violent. Les ruines archéologiques sont ainsi le théâtre de rencontres où les intérêts et les enjeux peuvent aboutir à une brouille entre le passé et le présent.

Nous avons bien conscience de n'avoir abordé que quelques grandes lignes de la perception des vestiges en Afrique du Nord. De multiples chemins de réflexions en découlent, et il est évident que de nombreuses pistes restent encore à explorer et qu'elles apporteront à coup sûr matière à penser.

Quoi qu'il en soit, les ruines du passé sont donc au cœur d'une toile relationnelle complexe où se mêlent légendes, quêtes identitaires, rivalités, coopérations, échanges, science voire violence. Selon les personnes qui les explorent et les exploitent, les vestiges se parent d'un discours<sup>75</sup> qui évolue mais dont certains passages nous échapperont toujours. La colonisation au Maghreb apporta un changement drastique dans la considération des sites antiques et, paradoxalement, révéla autant d'informations qu'elle en fit disparaître par négligence ou désintérêt volontaire. Étudier les rapports de fouilles et les archives permet parfois de débusquer les opinions et les tendances historiques suivies selon les époques. Bien sûr, critiquer les prédécesseurs est facile et inéluctable, mais surtout nécessaire afin de tirer les leçons d'une pratique qui n'est pas anodine.

En cela, on gardera en mémoire qu'aucun coup de pioche n'est innocent.

---

75. Monique Dondin-Payre, "La découverte de l'Afrique antique: l'influence des acteurs et de l'idéologie sur l'élaboration de l'histoire," *Pallas* 68 (2005): 35-48.

## Bibliographie

- Amara, Allaoua. "L'islamisation du Maghreb central (VII<sup>ème</sup>-XI<sup>ème</sup> siècle)." In *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, ed. Dominique Valérien, 103-30. Paris: Éditions de la Sorbonne, 2011.
- Ballu, Albert. *Rapport sur les travaux de fouilles et consolidations effectués en 1925 aux Monuments Historiques de l'Algérie*. Alger: Jules Carbonel, 1926.
- \_\_\_\_\_. *Rapport sur les travaux de fouilles et consolidations entrepris par le service des monuments historiques pendant l'exercice 1924*. Alger: Jean Carbonel, 1925.
- \_\_\_\_\_. *Rapport officiel sur les fouilles et travaux des monuments historiques pendant l'exercice 1923*. Alger: Jules Carbonel, 1924.
- Baratte, François. *Le Voyage en Tunisie de Cagnat et Saladin*. Paris: Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005.
- Benhima, Yassir. "Quelques remarques sur le nomadisme préhilalien au Maghreb (VIII<sup>ème</sup>-XI<sup>ème</sup> siècle)." *Mélanges de la Casa de Velázquez* 39-2 (2009): 209-27.
- Boissier, Gaston. "Discours de la séance générale du 27 mai 1891." *Bulletin archéologique du Comité des Sciences Historiques* (1891): LII-LIII.
- Caiozzo, Anna. "Images des vestiges préislamiques de l'Ifrîqiya chez les géographes arabes d'époque médiévale." *Anabases* 9 (2009): 127-45.
- Camps, Gabriel. "Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe." *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 35 (1983): 7-24.
- Carton, Louis. "Excursions et promenades." *Bulletin de la Société archéologique de Sousse* 1 (1904): 211-16.
- \_\_\_\_\_. "Une campagne de fouilles à Dougga en 1893." *Bulletin de la Société de géographie de Lille* 21 (1894): 269-82.
- Chatelain, Louis. *Les recherches archéologiques au Maroc, 'Volubilis'*. Casablanca: Imprimerie rapide, G. Mercié & C<sup>ie</sup>, 1918.
- Christoffe, Marcel. *Rapport sur les Travaux de fouilles et consolidations effectués en 1927, 1928 et 1929*. Alger: Jules Carbonel, 1930.
- Dakhliya, Jocelyne. "Un miroir de la royauté au Maghreb: La ville d'airain." In *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, ed. Patrice Cressier, Mercedes García-Arenal et Mohamed Méouak, 16-36. Madrid, Casa de Velázquez, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1998.
- \_\_\_\_\_. *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le jérid tunisien*. Collection Textes à l'appui/Série anthropologie. Paris: La Découverte, 1990.
- \_\_\_\_\_. "Des prophètes à la nation: la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb." *Cahiers d'études africaines* 27, no. 107-108 (1987): 241-67.
- Davis, Diana. *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*. Seyssel: Champ Vallon, 2012.
- Dondin-Payre, Monique. "La découverte de l'Afrique antique: l'influence des acteurs et de l'idéologie sur l'élaboration de l'histoire." *Pallas* 68 (2005): 35-48.
- Doutté, Edmond. *Missions au Maroc, En tribu*. Paris: Geuthner, 1914.
- El-Daly, Okasha. *Egyptology: the Missing Millenium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings*. London: Routledge, 2016.
- El Mouadden, Sara. "Le roman colonial d'avant 1956 et sa perception de la femme 'autochtone' au Maroc." *Cahiers d'Études sur la Représentation* 5 (2021): 51-62.
- Falbe, Christian Tuxen. *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, tome I. Paris: Imprimerie royale, 1833.
- Fantar, M'hamed Hassine. *Kerkouane: cité punique au pays berbère de Tamezra*. Tunis: Patrimoine de Méditerranée, 2007.

- \_\_\_\_\_. "Fouilles à Kerkouane." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, nouvelle série, *Afrique du Nord*, fasc. 23 (1994): 51-2.
- Greenhalgh, Michael. *The Military and Colonial Destruction of the Roman Landscape of North Africa, 1830-1900*, collection History of Warfare, vol. 98. Leiden-Boston: Brill, 2014.
- Gutron, Clémentine et François-Xavier Fauvelle. "Comment naissent les ruines. Souvenirs de ville, désir d'archéologie à Sijilmâsa (Maroc)." *Genèses* 110 (2018/1): 32-54.
- Gutron, Clémentine, François-Xavier Fauvelle, Kahina Mazari, Meriem Sebaï et Ahmed Skounti. "Les savoirs archéologiques au Maghreb. Un débat entre François-Xavier Fauvelle, Kahina Mazari, Meriem Sebaï et Ahmed Skounti, mené par Clémentine Gutron." *Perspective* 2 (2017): 15-29.
- Gutron, Clémentine. "Mémoire (inter)nationale vs mémoire locale? Enquête sur un site archéologique tunisien du patrimoine mondial de l'humanité." In *Ambivalences patrimoniales au Sud: mises en scène et jeux d'acteurs*, ed. Dominique Guillaud, Dominique Juhé-Beaulaton, Marie-Christine Cormier-Salem et Yves Girault, 121-38. Paris-Tunis, IRD Éditions-Karthala, 2016.
- \_\_\_\_\_. *L'archéologie en Tunisie (XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles). Jeux généalogiques sur l'Antiquité*. Paris-Tunis: Karthala-IRMC, 2010.
- Ibn Khaldûn. *Le Livre des exemples*, vol. I, collection 'bibliothèque de la Pléiade'. Paris: Gallimard, 2002.
- Kadri, Aïssa. *Parcours d'intellectuels maghrébins: scolarité, formation, socialisation et positionnements*. Paris-Tunis: Karthala-Institut Maghreb-Europe, 1999.
- Lavigerie, Charles. *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage: lettre à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Alger: Adolphe Jourdan, 1881.
- Lazhar, Mohamed. *Traces et identité au Maghreb*, Thèse pour obtenir le titre de docteur, Université de Stuttgart. Stuttgart, 2015.
- Leveau, Philippe. "Climat, sociétés et environnement aux marges sahariennes du Maghreb: une approche historiographique." In *La frontière méridionale du Maghreb et ses formes: approches croisées, Antiquité - Moyen Âge. I*. Actes du colloque international La frontière méridionale du Maghreb et ses formes, essai de définitions, Antiquité-Moyen Âge organisé à Pessac, 15-16 décembre 2016, ed. Stéphanie Guédon, Collection Mémoires, 13, 19-106. Bordeaux: Ausonius Éditions, 2018.
- Peysonnell, Jean André. *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du roi en 1724 et 1725*. Paris: Librairie de Gide, 1838.
- Pietrobelli, Antoine. "Chella mystérieux ou l'archéologie d'un paysage." *Horizons Maghrébins* 45 (2001): 116-29.
- Radhouen, Zouaoui. "L'Aqueduc autrement. Reconversion de l'aqueduc du Bardo en un espace d'exposition." Mémoire d'architecture de l'Université de Carthage et de l'École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme à Carthage, 2018.
- Rouire, Ferdinand. "Les ruines de Thysdrus et le village d'El-Djem." *Revue de géographie* X (janvier-juin 1882): 350-60.
- Rousset, Camille. "Les commencements d'une conquête: IX. Le gouvernement du maréchal Valée (1837-1840)." *Revue des Deux Mondes*, Troisième Période, 80, no. 3 (1<sup>er</sup> avril 1887): 525-63.
- Saladin, Henri. *Description des antiquités de la régence de Tunis: monuments antérieurs à la conquête arabe*, fascicule I. Paris: Imprimerie Nationale, 1886.
- \_\_\_\_\_. *Étude sur les monuments antiques de la régence de Tunis, mission de 1882-1883*. Paris: Imprimerie Nationale, 1886.
- Schnapp, Alain. *Une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières*. Collection La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle. Paris: Seuil, 2020.

- Siraj, Ahmed. *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine*. Collection de l'École française de Rome, 209. Rome, École française de Rome, 1995.
- \_\_\_\_\_. "De Tingi à Tandja: le mystère d'une capitale déchue." *Antiquités africaines* 30 (1994): 281-302.
- Slim, Hédi. "L'amphithéâtre et le site d'El-Jem vus par les voyageurs des siècles derniers." In *La Tunisie mosaïque*, ed. Jacques Alexandropoulos et Patrick Cabanel, 485-99. Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2000.
- \_\_\_\_\_. "Les amphithéâtres d'El-Jem." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 130-3 (1986): 440-69.
- Soda, Kumiko. "La réalisation de la nouvelle agglomération de Timgad pendant la guerre d'Algérie: Roland Simounet et sa 'mission impossible' (1958-1960)." *Livraisons d'histoire de l'architecture* 9 (1<sup>er</sup> semestre 2005): 149-59.
- Vermeren, Pierre. *Misère de l'historiographie du 'Maghreb' post-colonial (1962-2012)*. Paris: Éditions de la Sorbonne, 2012.

**العنوان:** استخدام الأطلال وتوظيف بقايا الآثار، من العرف إلى العلم: توازن القوى، علاقات التبادل  
**ملخص:** الهدف من هذا المقال هو استعادة تاريخ تصور أنقاض المغارب من المواقع الأثرية الكبرى، من هجرها إلى إعادة اكتشافها، واستغلالها ثم تحويلها إلى تراث أثري. من خلال الاعتماد على المحفوظات وكتب التنقيب ورسائل المنقبين ومنشوراتهم، حددنا المراحل الرئيسية التي يجب مراعاتها: دعم الأساطير والمعالم في المناظر الطبيعية للمسافرين، والبيئة المعيشية للمحيطين بالمباني وتحويل استخداماتها التي لا تزال مريثة، استغلال المواد ثم التحف، وتحديات البحث عن الهوية ومبرر الاستعمار، ثم التحول إلى تراث تاريخي ومواقع سياحية. تظهر دراساتنا، أولاً، أن الأنقاض تقع في قلب شبكة علاقات معقدة حيث تتم ممارسة المنافسة والتعاون والتبادلات والعلوم والعنف وفقاً للقوى المشاركة. ثانياً، يمكن أن تصبح الممارسة الأثرية، تحت ستار العلم، سلاحاً له عواقب متعددة.

**الكلمات المفتاحية:** أطلال (أنقاض)، المعرفة، العلاقات، التحولات، استيرات.

**Titre: L'usage des ruines, de la coutume à la science: Rapports de force, relations d'échange**

**Résumé:** L'objectif de cet article est de retracer les principales étapes d'une histoire de la perception des ruines du Maghreb, et ce à partir de grands sites archéologiques (Volubilis et Chella (Maroc), Tipasa, Djamilia et Timgad (Algérie), et Dougga, El-Jem et Carthage (Tunisie)). Celles-ci vont de l'abandon de la ville jusqu'à leur redécouverte, de leur exploitation puis de leur transformation en patrimoine archéologique. En s'appuyant sur des archives, carnets de fouilles, lettres des fouilleurs et de leurs publications, nous avons tenté de dégager de grandes phases de considération: supports de légendes et point de repères dans le paysage des voyageurs, cadre de vie des locaux et transformation des usages des bâtiments encore visibles, exploitation pour les matériaux puis les antiquités, enjeux pour une quête identitaire et une justification de colonisation, puis mutation en patrimoines historiques et lieux touristiques. Il ressort de notre étude que, premièrement, les ruines sont au cœur d'une toile relationnel complexe où rivalités, coopérations, échanges, science et violence s'exercent au gré des forces en présence. Deuxièmement, que la pratique archéologique, sous couvert de science, peut devenir une arme aux multiples conséquences.

**Mots-clés:** Ruines, perception, relations, transformations, patrimonialisation.